À toutes les victimes de la bêtise humaine.

La vérité se mêle à la fiction. La fiction se confond parfois avec la réalité. On ne sait plus ce qui est vrai ou ce qui est faux. Pourtant il y a toujours quelque chose de vrai dans un mensonge.

Guy de Maupassant

Avertissement

Ce roman est une fiction. L'action de ce roman se situe sur une plateforme aéronautique comme il en existe de nombreuses dans notre pays.

Toutes ressemblances avec des lieux et des personnages existants ou ayant existé ne seraient que pure coïncidence, même si, sur la plupart des bases aériennes il y a toujours des hangars avions une piste d'atterrissage et des aéronefs.

Si on accepte l'idée que la réalité dépasse parfois la fiction, chaque jour l'actualité nous en apporte l'illustration, il est possible que cette histoire s'approche au plus près d'une certaine réalité.

Certains lecteurs ayant souffert de harcèlement, colonne vertébrale de ce roman, se reconnaîtront dans le personnage de Victor, et ce récit ressuscitera peut-être des émotions semblables.

Certains propos tenus dans ce roman ne reflètent pas la pensée profonde de l'auteur.

Avant-propos

Pendant longtemps les portes de la « Grande muette » étaient si parfaitement étanches que tout évènement délictueux avait peu de chance d'être porté à la connaissance du grand public. Depuis quelques années les digues cèdent sous la pression de la société de plus en plus sensibilisée aux phénomènes de harcèlement. L'autre raison est la meilleure intégration sociale des militaires de carrière dans le monde civil. De ce fait, des témoignages fuient, des comportements inadéquats sont pointés du doigt et font parfois l'objet de plaintes, ce qui paraissait totalement inimaginable il y a très peu de temps encore. Les affaires de harcèlement ne sortaient pas de la « maison ». À cette époque, les infractions les plus graves étaient jugées en interne.

Une révolution est intervenue le 21 juillet 1982, lorsqu'un décret acte la dissolution des tribunaux militaires, en temps de paix. Aujourd'hui les tribunaux civils traitent les délits commis par des militaires dans l'exercice de leur fonction de la même façon que ceux commis dans la société civile.

Il est toutefois difficile de se défaire des traditions ancestrales de l'armée qui perdurent et ont du mal à épouser l'évolution des mentalités. « Discuter c'est commencer à désobéir » ou « Le chef a toujours raison ». Ces deux consignes sont une façon de museler tout début de rébellion par des chefs, petits ou grands, soucieux d'enterrer tous errements de comportement

de sa troupe afin de se protéger d'un retour de bâton néfaste pour la suite de leur carrière. Révéler un comportement anormal constituerait, paraît-il, un aveu de faiblesse ou pire, d'incompétence dans l'exercice du commandement. Le silence reste donc la meilleure façon d'éluder les crises. Les vieux principes qui persistent malgré quelques avancées notables sont le très célèbre « pas de vague » afin de se prémunir de conséquences fâcheuses préjudiciables à l'inscription au tableau d'avancement.

La féminisation des armées qui a vu le jour dans les années soixante-dix, a pris son essor dans les années quatre-vingt-dix, pour trouver son régime de croisière dans les années deux mille a entraîné de nouvelles facettes du harcèlement. J'estime qu'il est inutile de faire un schéma détaillé pour comprendre ce qui attend les nouvelles venues qui représentent aujourd'hui près d'un quart des effectifs de l'Armée de l'Air, dont la présence reste incongrue pour les esprits peu ouverts de certains hommes, pensant encore qu'il faut des gros bras pour conduire un camion. Certains mâles prétendent irrésistibles, excités par la « chair fraîche », s'imaginent que la séduction ne peut aboutir que par le biais de l'ascendant psychique. Afin de parvenir à leur objectif, l'acte sexuel, ils tentent d'isoler leur victime du reste du groupe, n'hésitent pas à lui manquer de respect et usent de propos offensants portant atteinte à la dignité de la victime. Les galons portés sur les épaules augmentent le risque de domination sur une subalterne qui se retrouve de fait en position d'infériorité.

La sidération face à une violente agression peut expliquer l'absence de réaction immédiate d'un grand nombre de victimes. Elles n'osent pas toujours se confier, plongées dans un sentiment profond de culpabilité.

Même si les mentalités ont tendance à évoluer, il n'en reste pas moins vrai qu'une victime qui ose dénoncer un acte de harcèlement a le plus grand mal à se faire entendre par la hiérarchie. Le plus souvent, elle se voit ostracisée et jugée responsable, pour partie, du traitement qui lui est réservé : « elle (ou il) a bien dû le

chercher ». On assiste impuissant à une inversion de la charge. La victime devient coupable. C'est alors le début d'un long parcours parsemé d'obstacles qui se concrétise inévitablement par une mise à l'écart du groupe. L'incompréhension et le manque d'écoute conduisent le plus souvent à la démission de la victime, ce qui demeure malheureusement la seule et unique solution de libération du carcan qui l'enserme de toute part. La démission suffit à exonérer les responsables de toutes mises en cause devant des instances judiciaires, comme on cache la poussière sous le tapis. Il arrive même que les agresseurs bénéficient d'une promotion pour les extraire du lieu de leur forfait.

Force est de constater que c'est souvent à l'extérieur de l'institution militaire que les victimes de harcèlement vont chercher du réconfort psychologique et de l'aide sur le plan pénal. La reconnaissance effective du mal subit est le préalable à la reconstruction et au retour de la confiance personnelle.

Cependant, la meilleure protection des harceleurs se trouve dans la loi : la prescription. Si aucune plainte n'est déposée au cours des années suivantes de ce qu'il est convenu de nommer agression morale ou parfois même physique, les auteurs présumés peuvent dormir tranquille. Ils poursuivent leur carrière en toute quiétude tandis que la personne harcelée portera le poids de cette déchirure tout au long de son existence avec le regret de n'avoir eu le courage de confondre ses bourreaux au moment opportun.

Une autre question se pose. Est-il indispensable d'être honnête pour intégrer les rangs de l'armée? Difficile de trouver quiconque pour envisager le contraire. C'est, à n'en pas douter, la condition élémentaire, avec d'autres qualités comme la loyauté, l'intégrité et bien sûr l'acceptation sans réserve de la discipline. En plus de ces qualités de probité, le militaire doit accepter de se fondre dans un ensemble qu'on a coutume de désigner « Esprit de corps », favorisé par le port de l'uniforme, censé niveler les différences sociales, culturelles, raciales et même religieuses afin

d'intégrer une entité où son propre intérêt doit s'effacer au profit de celui du groupe. Cette caractéristique propre aux soldats est une des raisons qui pourrait expliquer leurs agissements en meute face à une victime commune qui devient alors le souffredouleur du groupe.

L'esprit de corps n'exclut pas des différences de personnalités qui ont tout le loisir de s'exprimer. Dès les premiers jours de la constitution d'un groupe, on constate, par leur comportement singulier, les caractères de ceux qui auront vocation à devenir des chefs tandis que les autres se révéleront d'excellents exécutants. On retrouve cette forme de domination dans la nature chez les animaux vivant en meute.

Les tests de sélections précédant l'incorporation permettent d'écarter les candidats qui ne possèdent pas toutes les qualités requises. Des tests psychologiques mettent en évidence les failles des individus ne respectant pas les critères déterminant le fondement de l'institution militaire. Malgré toutes les précautions prises, il existe dans l'armée comme dans toute société humaine des exceptions qui confirment la règle. Des brebis galeuses échappent à la sélection drastique. Des particularités masquées un temps remontent à la surface un peu plus tard. Les causes sont multiples et diversement explicables. Cela peut provenir d'un changement d'humeur liée à une déception ou à une frustration. Les prétextes invoqués n'excusent pas les faits délictueux.

C'est à cette partie ultra-minoritaire de la population militaire, il est toujours utile de le rappeler, que l'auteur s'est attaché à mettre en exergue dans ce roman de fiction.

I

Une profonde inspiration. Une demi-expiration. Surtout rester immobile. La main gauche maintient fermement la poignée du canon, la crosse est fermement bloquée dans l'aine tandis que l'index de la main droite se tend doucement dans un ralenti extatique. À cet instant une sérénité impressionnante entoure le tireur. Son visage est inexpressif, son regard est froid, ses gestes sans brusquerie, aussi précis que s'il fut un automate. La concentration maximum a vidé son esprit de tout sentiment de culpabilité. Il n'y a plus de place pour la haine qui l'a amené à prendre cette décision effrayante. L'heure n'est plus à la tergiversation. L'homme est dans les mêmes dispositions d'esprit qu'un tueur à gage qui exécute son contrat, sans états d'âme, froidement.

L'œil collé à l'oculaire de la lunette grossissante, la croix est parfaitement dans l'axe de la cible qui se teinte d'un voile vert dans le tube de visée. Le tireur relâche soudainement la pression sur la queue de détente, relève le canon et laisse la Renault 16 grise quitter le poste de police. Ce n'est pas le véhicule attendu. L'officier va retrouver sa femme, ses enfants et la chaleur de son foyer. Le conducteur montre sa joie, ça se lit sur son visage. Ce soir, il a eu beaucoup de chance, mais ça il l'ignore. Un millième de seconde d'inattention l'aurait envoyé « ad patres ». Les phares jaunes de son véhicule balayent le bosquet, où se tapit le tireur embusqué, pareil à une douce caresse.

Dans la guérite largement vitrée comme un aquarium, les sentinelles sont détendues, la fin de la journée approche. Les gardes pourront bientôt fermer le portail. Encore quelques retardataires et ils pourront sortir le jeu de cartes. Ils sont habitués, c'est la même procédure tous les soirs quand ils sont de garde.

Il est dix-huit heures à peu près. L'endroit est plongé dans une nuit sans étoiles d'un noir d'encre, oppressante et sinistre. Un réverbère planté sur le côté du poste de garde diffuse une pâle lumière orientée tel un projecteur de cinéma sur le visage des conducteurs. C'est d'un lugubre !

Les véhicules se succèdent, au compte-goutte, il est l'heure de rentrer au bercail. C'est un principe immuable pour les officiers, toujours partir après son personnel, comme le capitaine qui se doit de quitter en dernier le navire, en cas de naufrage. Personne n'est dupe, ils ne travaillent plus à cette heure. Des réunions sans intérêt véritable sont organisées pour faire passer le temps. Cette heure supplémentaire n'a qu'un seul objectif, renforcer leur autorité auprès de leurs subalternes. Ce départ tardif rappelle à ces messieurs qu'eux ne comptent pas leurs heures. Ils devraient en faire autant quand la mission l'exige sans ronchonner comme ils en ont un peu trop souvent l'habitude. Les sous-officiers sont des gens incroyables. Pourquoi sont-ils tellement pressés de rentrer chez eux et de retrouver femme et enfants ? La plupart d'entre eux se comportent comme de véritables fonctionnaires. Ne sont-ils pas militaires vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

La Renault 4 de la lieutenant-colonelle Marie Claire Elève se présente à la barrière. Un panache de fumée d'échappement s'élève doucement. Un tel modèle de véhicule pour un officier supérieur est une farce du plus mauvais goût. On dirait une boîte de conserve. Quel ridicule ! On perçoit nettement la baisse des dotations budgétaires. Si la situation s'aggrave, on lui proposera bientôt un vélo ou pourquoi pas une trottinette en guise de véhicule de service. L'officier stoppe l'automobile sur la ligne blanche, frontière symbolique entre la base aérienne et le monde

extérieur, le temps que le planton daigne ouvrir la barrière rayée rouge et blanche. Le commando préposé à la barrière lui tourne le dos. Elle se penche en direction de la guérite. La forme de son visage disparaît de l'axe de tir.

« Qu'est-ce qu'il fout ce con ? » On perçoit l'impatience, l'agacement de la femme.

Le garde actionne enfin l'interrupteur de la barrière qui monte par saccade comme si elle avait le hoquet, à moins que ce ne soit les prémices d'une panne imminente.

L'automobile n'a pas le temps de parcourir un mètre, le coup part.

Le claquement sec de la détonation résonne dans l'immensité de la nuit qui enveloppe la base de son manteau de velours. Le tireur camouflé dans le taillis, juste en face de la guérite, à quoi, trente, quarante mètres, pas plus, réarme la culasse du fusil semi-automatique.

Le bruit métallique trouble le silence.

Le tireur embusqué reprend sa visée dans un calme olympien, ajuste sa cible et le second coup claque comme une gifle. Le coup de grâce.

Les gardes, en face, ne réagissent pas immédiatement.

Les vitres de la voiture ont volé en éclat sous la violence de l'impact des balles.

La lieutenant-colonelle est immobile, sa tête gît sur le volant, ses bras sont retombés de chaque côté, comme plongée soudainement dans un profond sommeil provoqué par une crise de narcolepsie. Un filet de sang s'écoule lentement le long de son corps depuis le minuscule trou visible sur son front.

Le tireur s'extrait du buisson, dévisse sans hâte le modérateur de son, range méticuleusement le fusil dans son étui ouvert sur la banquette arrière de l'automobile garée tout contre la masse verdoyante qui l'a dissimulé, puis prend place le plus calmement du monde au volant.

Un des gardes dont la vision est gênée par la lumière des

néons place sa main en visière pour voir ce qui se passe à l'extérieur. L'homme s'interroge, s'agace de ne pas voir la voiture avancer. Soudain son regard tombe sur la scène d'horreur. Le commando vient de comprendre, il alerte ses camarades. Les gars entourent le véhicule. C'est la stupeur, que faire ? Ils ne s'attendaient pas à faire la guerre ce soir. On scrute l'obscurité, rien n'est visible, la nuit est trop profonde. La panique s'installe. On appelle des renforts et les secours, dans un désordre surprenant.

Trop tard, la lieutenant-colonelle Marie Claire Elsève est morte.

La berline du tueur, aussi noire qu'un corbillard, quitte la scène de crime au ralenti, tous feux éteints. Le véhicule s'enfonce dans les ténèbres, sa meilleure protection.

Au même moment, spectacle surréaliste, deux avions de chasse surgissent de la nuit profonde, tracent leur route à basse altitude. Leurs feux anticollisions scintillent comme de petites étoiles qui brillent par intermittence. Les flammes bleues qui jaillissent des tuyères illuminent la scène de crime durant quelques secondes. Les deux Mirages décrivent une large courbe en parfaite harmonie puis, dans un grondement de tonnerre, s'enfoncent dans la couche épaisse de nuages avant de disparaître complètement. Ce soir c'est vol de nuit.

2

Terrifié par le vacarme des avions qui ont rasé, dans son délire, le toit de la maison, Victor Leroy se redresse soudainement. Suffoquant comme s'il fut privé d'air, il émerge en sursaut d'un rêve tumultueux d'une intensité exceptionnelle. Transpirant comme un animal poursuivi par une meute de chiens, les draps de son lit sont trempés. Pendant un cours instant il croit baigner dans la flaque de sang de son cauchemar. Heureusement personne n'est à côté de lui pour le questionner. La situation aurait été embarrassante. Son cœur bat la chamade, ça cogne très fort dans sa poitrine. Victor ressent la secousse violente d'une émotion intense née d'une idée cruelle, celle de mettre fin aux jours de sa chef, idée lancinante de laquelle il a du mal à se défaire tant la haine le tenaille au plus profond de son âme.

La chambre est faiblement éclairée par la veilleuse du radio-réveil qui marque cinq heures trente. Sa respiration retrouve peu à peu son rythme normal. Il vient de vivre le pire cauchemar de son existence. Alors qu'il retrouve ses esprits, rassuré par le décor familier qui l'entoure, il constate qu'il ne lui reste plus que quinze minutes avant que le réveil ne sonne. Une mince lueur de lampadaire transperce un interstice du volet. Dehors, une portière claque, une voiture s'éloigne. Le silence de l'aube naissante retombe.

Ce matin-là, Victor n'a pas envie de se lever. Il est trop fatigué. Le cauchemar qui a agité sa nuit est sans aucun doute l'expression

de la haine féroce qui le tourmente depuis plusieurs semaines. La simple idée de rejoindre son poste de travail provoque chez lui un malaise intense. Une douleur profonde lui tord les boyaux. Comment trouver une bonne excuse pour se débiter, pour ne pas affronter la situation inextricable dans laquelle il est englué et qui lui donne des envies de meurtre.

La lieutenant-colonelle Marie Claire Elsève, sa chef d'escadron, lui a fait un coup impardonnable, c'est indéniable, mais de là à la faire passer de vie à trépas, il y a un pas que le sous-officier n'a aucune intention de franchir. Le cauchemar de la nuit l'a fait pour lui, un peu comme une sorte de vengeance cabalistique. La soupape de la haine s'est ouverte, soulageant le trop-plein de rage qui obsède son esprit jour et nuit. Ce cauchemar terrible s'avère préférable à toute violence physique, à tout passage à l'acte qui se retournerait inéluctablement contre lui. Avec la lieutenant-colonelle le dialogue est rompu depuis longtemps. Que faire quand il n'y a plus de mots pour défendre son honneur ?

Même si Victor n'a pas envie de se rendre sur son lieu de travail ce matin, il sait qu'une absence non justifiée provoquerait un tsunami. Les répercussions seraient terribles. Dans la situation actuelle le moindre écart peut lui être fatal. « Elle » n'attend que ça pour lui tomber sur le râble. Malgré les difficultés qui polluent sa vie professionnelle depuis plusieurs mois Victor ne veut pas lui offrir ce plaisir.

Victor pose enfin le pied sur le tapis aux poils soyeux. Les cheveux en bataille, il reste un moment, pensif, assis sur le bord du lit, les mains enserrant sa tête, les coudes appuyés sur les genoux, le regard dans le néant. Il lâche un long soupir et se lève d'un bond au moment même où le réveil déclenche la radio. Ses pieds retrouvent d'instinct ses chaussons disposés soigneusement au centre du passage. À cette heure matinale, ses seules compagnies sont la radio qui ressasse les mêmes informations à intervalles réguliers et Socrate encore endormi dans le salon. La radio produit une sorte de bruit de fond pendant qu'il avale

un plein bol de café sans lequel il ne parviendrait pas à émerger. Parfois un mot écorche son oreille, une phrase le fait sortir de ses gonds, c'est très énervant, il a envie de réagir, mais à quoi bon ?

« Qu'est-ce qu'ils peuvent être débiles ces journalistes ! Toujours prêts à aborder des thèmes sans intérêt pour l'auditeur moyen qui a d'autres préoccupations bien différentes. » Victor en est la parfaite illustration.

Tous les jours c'est le même cérémonial, lever à six heures. Cela lui laisse une petite heure pour prendre le petit-déjeuner, se doucher, se préparer, puis il faut rejoindre la base. C'est l'heure où Socrate sort la tête de dessous la table et de son regard scrutateur, observe son maître s'affairer. Depuis son accueil dans la maison, il passe les nuits sur sa chaise favorite dans la pièce principale. Comme tous les jours, le chat assiste, intrigué, au départ de son maître au moment où il vérifie une dernière fois le nœud de sa cravate dans le miroir de l'entrée. Victor a suffisamment de problèmes à gérer pour ne pas risquer, en plus, des réflexions sur sa tenue.

Ce matin-là il peine à reconnaître le visage qu'il rencontre dans le miroir. Son visage blême et les profondes rides sombres coulant sur ses joues alourdissent son regard rempli de lassitude. Ça lui donne un air de chien battu. Victor tente de retrouver une certaine sérénité malgré son ressentiment tenace et la certitude d'une nouvelle journée exécrationnelle.

Socrate saute de sa chaise avec l'agilité qui caractérise les chats et se rapproche, en douceur. En signe d'au revoir, le féliné slalome lentement entre les jambes de son maître, la queue battant délicatement l'air. Une caresse bienfaisante dans ce monde de brutes.

« Et toi Socrate, que penses-tu de tout cela ? Je sais que tu vas encore me reprocher de te laisser seul, mais je ne peux pas faire autrement. J'ai laissé la fenêtre de la cuisine ouverte pour que tu puisses profiter du jardin. Surtout n'attaque pas les oiseaux qui égayent le quartier de leur chant joyeux ! »

En guise de réponse, Socrate, indifférent aux recommandations de son maître tourne la tête et remonte sur sa chaise.

Victor se décide enfin. Au moment de passer la porte il perçoit encore les palpitations dans ses veines. Sa tête ordonne de partir quand son corps oppose une farouche résistance. Finalement il quitte son domicile, rassuré de ne pas être un assassin.

Dehors, le ciel attend l'illumination du soleil au jour naissant. La fraîcheur du petit matin le fait frissonner. Il se dirige tête basse vers sa voiture. Effarouché, un couple de tourterelles s'envole et va se réfugier quelques arbres plus loin. À cette heure, la plupart des volets des voisins sont encore clos. Ça dort paisiblement dans les chaumières. La tête enfoncée dans les épaules, Victor actionne le démarreur, pousse la manette de chauffage à son plus haut niveau et met en route l'autoradio. Alors qu'il engage la première vitesse, les premières notes d'une chanson emplissent l'habitacle d'une douce mélancolie qui s'accorde parfaitement à ses états d'âme.

*J'ai la tête qui éclate,
J'voudrais seulement dormir,
m'étendre sur l'asphalte et me laisser mourir.
Stone, le monde est stone,
je cherche le soleil au milieu de la nuit.
J'sais pas si c'est la terre qui tourne à l'envers
ou bien si c'est si moi qui me fais du cinéma.
Victor desserre le frein à main. Le véhicule s'ébranle.*

3

Cela va faire bientôt une décennie que Victor Leroy est présent sur cette base de l'armée de l'Air. C'est sa deuxième affectation, sans compter la période de formation initiale qui l'avait conduit tout d'abord à l'école des apprentis mécaniciens de l'armée de l'Air pendant deux années en Charentes Maritimes à laquelle s'ajoutait une autre année sur une autre base de formation professionnelle dans le même département.

Lorsqu'il a vu l'état du hangar décati, le jour de son arrivée, il a hésité à faire demi-tour. Au début, il a eu beaucoup de mal à se faire à la vétusté des locaux dans lesquels il allait passer ses journées.

Lors de sa précédente affectation où il est resté presque onze ans, toutes les installations étaient récentes. La décision d'attribuer la composante terrestre de la dissuasion nucléaire française à l'armée de l'Air avait contraint les autorités à entreprendre la construction d'une nouvelle plateforme correspondant aux critères très spécifiques d'une base de missiles intercontinentaux. On a choisi un lieu relativement désert et situé à une altitude qui permet le lancement de missiles à longue portée dans les meilleures conditions. Le plateau d'Albion répondait à tous les critères exigés.

Dix ans de présence sur une base ce n'est pas rare mais ça reste exceptionnel pour un sous-officier. En règle générale avec un tel temps de présence la mutation devient probable si un autre sous-officier éligible souhaite le même poste. Sans dépôt d'une

demande déposée avant cette période, c'est la roulette russe. Rien n'est garanti. C'est la porte ouverte à toutes les incertitudes.

Les autorités militaires affectionnent le changement. La raison officielle invoquée, former les personnels sur tous types de matériels. C'est utile en cas de conflit. L'autre raison est peut-être liée à une préoccupation d'équité. La grande majorité des sous-officiers préfèrent servir sous une ligne imaginaire qui va de La Rochelle à Lyon qu'il n'est pas inexact de nommer le Sud. Dans la partie supérieure, le Nord, où la plupart des bases sont implantées sur la façade Est dans des régions froides et pluvieuses et où l'ensoleillement se fait désirer, les volontaires sont nettement moins nombreux. Le principe de la mutation d'office tend à répondre au manque évident d'enthousiasme à œuvrer avec de grosses chaussettes et un bonnet enfoncé sur la tête une grande partie de l'année.

La misère est plus belle au soleil, dit-on. L'exercice du métier de militaire l'est également, excepté pour ceux qui souhaitent ne pas s'éloigner de leur région de prédilection, fut-elle éloignée des régions les plus ensoleillées de France.

Victor, lui, n'a rien choisi. Il a été muté dès sa sortie d'école avec presque toute sa promotion sur une nouvelle base située au sud de la ligne fictive coupant la France en deux. Cette nouvelle plateforme était une énigme pour beaucoup de monde. La seule chose connue de façon certaine c'était qu'il fallait compléter les effectifs d'une base sur le point d'être opérationnelle. Même les instructeurs faisaient preuve d'ignorance, ce qui est paradoxal de leur part. Pour se dédouaner auprès de leurs élèves avides de culture générale, ils évoquaient de manière très vague une base où la discipline se révélerait impitoyable.

En fait, personne ne savait rien.

Sur cette base mystérieuse où la discrétion était la règle, Victor a servi à de nombreux postes. Au début, équipier de maintenance pour apprendre le métier sous la surveillance de son parrain, puis technicien d'intervention de jour et de nuit sur

les zones de lancement. Après une transformation du système pour le rendre plus performant, il avait poursuivi son activité de dépannage sur les zones de lancement de nouvelles générations pendant encore quelques années, avant d'être affecté successivement dans les deux postes de conduite de tir. Lors de sa dernière année de présence, le commandement lui avait confié la tâche la plus noble, celle d'instruire les nouveaux arrivants.

Afin de se prémunir de tout désagrément lié à un changement de région, une demande de mutation déposée au moment opportun précisait sa volonté de continuer à exercer son art sur trois bases de la partie la plus au sud de la France. Contre toute attente, preuve qu'il ne faut jamais désespérer, son premier choix fut accordé. Erreur ou bienveillance, nul ne le saura jamais. Lors du pot de départ le commandant de la base se moqua de lui en l'interpellant devant une assemblée hilare : « Normalement vous ne devriez pas vous perdre ? »

Victor, qui a grandi à l'ouest du pays, s'est parfaitement acclimaté à la tiédeur du printemps, à la douceur de l'automne, à la chaleur torride estivale et aux rafales impétueuses du Mistral qui rend fou comme l'affirment les Provençaux.

Depuis qu'il a été affecté sur cette nouvelle base, il occupe le même poste de frigoriste, dans le même atelier, dans le même hangar hors d'âge, chargé d'intervenir dans les organismes nourriciers ainsi que dans différentes annexes intérieures et extérieures. Les souvenirs de son expérience professionnelle sur les missiles stratégiques se sont plus ou moins estompés de sa mémoire. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur Victor s'est accoutumé à son nouveau travail, moins prestigieux mais tout aussi utile. Il est conscient de faire partie intégrante des maillons d'une chaîne qui constituent un ensemble préoccupé par la même mission. Dix ans plus tard, toujours fidèle au poste, rien ne présage un quelconque changement, sauf s'il est fauché en plein ciel de gloire par une mutation, inquiétude commune à tous ceux qui ont dépassé la date de péremption.

Ce jour-là Victor Leroy discute technique de réfrigération avec son jeune collaborateur, tous les deux observèrent attentivement les aiguilles tremblotantes des manomètres branchés sur le compresseur d'une vitrine frigorifique quelque peu capricieuse. Le jeune appelé du contingent montre une curiosité à toute épreuve, c'est surprenant. La plupart du temps les trouffions inventent toutes sortes de prétextes pour se soustraire aux missions qui leur sont confiées. La méthode la plus connue consiste à se faire porter pâle à la moindre toux naissante, à la plus petite écorchure au doigt. Ces jeunes gens de santé fragile peuvent compter sur la mansuétude du service médical qui distribue généreusement des arrêts de maladie de complaisance, en faveur de la troupe peu encline à servir la patrie, même en temps de paix.

Le jeune conscrit est Ardéchois, il a rejoint depuis peu l'atelier des frigoristes juste après la période de formation militaire. La jeune recrue se démarque par sa bonne humeur, son attitude positive, son envie d'apprendre et son impérieux souci de se rendre utile. « J'aime autant travailler que de me morfondre dans un coin » concède-t-il. Cet état d'esprit rare parmi ses congénères le place en haute estime dans le cœur de Victor qui, depuis qu'il dirige l'atelier Froid de la base, ne s'est vu affecter que des garçons de bonnes volontés. Cependant, l'Ardéchois surpasse les autres appelés. Dès le premier jour, il s'est imposé par son sens des responsabilités. La plupart du temps, il quitte l'atelier le

dernier n'hésitant pas à achever la remise en état d'une machine, s'assurant du parfait rangement des panneaux d'outillages, de la propreté des lieux, avant de verrouiller la porte.

La bonne disposition de ce jeune appelé du contingent tient probablement à l'attitude de Victor. L'implication sans réserve de ce soldat résulte, sans doute, du partage équitable des tâches. Contrairement à ceux des autres sections, le chef d'atelier met un point d'honneur à les associer à la vie du service et partage avec eux, le plus naturellement du monde, l'ensemble des corvées de nettoyage et de rangement, sans distinction de grade. En échange, il se propose de partager ses connaissances techniques acquises au fil du temps sur le terrain.

Un peu plus tard, un autre soldat qui succéda à l'Ardéchois, surpris par la bienveillance de son chef, confia sans ambages : « C'est comme si vous étiez mon professeur. » Ces propos simples, émis naturellement sans flagornerie aucune, touchèrent Victor qui voyait là la récompense de son désir d'apporter un supplément d'âme à sa mission. Cette remarque aimable le replongea quelques années plus tôt, alors que vêtu d'une blouse blanche, il dispensait des cours « D'énergie et de climatisation des postes de conduite de tir » au sein du centre d'instruction de la base de missiles balistiques stratégiques, à des sous-officiers récemment affectés. Il regrettait de n'avoir pas été en mesure de prolonger cette expérience d'instructeur qui lui avait apporté tant de plaisir. Sa mutation avait interrompu prématurément son penchant pour la transmission du savoir.

Dépourvu de blouse blanche et du fameux « Trois colonnes », support pédagogique bien connu des instructeurs militaires, Victor poursuit sa transmission comme un devoir sacré. Le jeune conscrit originaire des îles, à la peau café au lait, frisé comme un mouton et ouvrant ses grands yeux noirs, à l'origine de la remarque flatteuse, pensait sans doute consacrer son année de service militaire à récupérer une série de cuvettes de toilettes avec une lame de rasoir ou à balayer, à longueur

de journée, les interminables allées de la base. Il ne pensait pas profiter d'une instruction profitable pour la suite de sa vie professionnelle.

Tandis que Victor expose au jeune Ardéchois la raison probable du mauvais fonctionnement de la vitrine réfrigérée, la sonnerie du téléphone, prompt à réveiller les morts, retentit. Il abandonne son jeune collaborateur, se dirige à grands pas vers l'espace bureau afin d'extraire de son support le combiné du poste rangé à l'angle de son bureau, relié au cadran par son cordon en spirale éternellement entortillé.

— Atelier Froid j'écoute !

— Bonjour, c'est Louis, du mess des officiers. On a un problème sur une chambre froide. Pourrais-tu passer rapidement, s'il te plaît ?

Malgré la politesse affichée par son interlocuteur, Victor Leroy perçoit l'impatience dans la voix de son interlocuteur qui sonne comme un ordre plus qu'une simple demande.

— Le temps de rassembler les outils et on arrive ! À tout de suite Louis !

Victor raccroche le combiné et saisit immédiatement le cahier d'enregistrement des appels, paraphé et coté comme le règlement le stipule. La confiance n'empêche pas le contrôle, tout le monde connaît cette expression. La numérotation des pages évite la tentation de supprimer quelques remarques gênantes surtout dans les postes de garde où tout événement doit être consigné, du plus anodin au plus grave.

Au service infrastructure dont dépend hiérarchiquement l'atelier Froid, les dépannages et les travaux tous corps de métiers n'interviennent qu'après signature d'un formulaire spécifique dûment renseigné par le demandeur. Après un parcours aussi long qu'un jour sans pain, gratifié à chaque étape d'un coup de tampon, le papelard arrive décoré comme un sapin de Noël sur le bureau du capitaine Campanule, l'officier infrastructure qui a toute latitude pour donner une suite favorable ou non à la

demande. C'est la dernière étape avant que le document officiel arrive dans les mains du chef du service infrastructure pour action. C'est pire que le traitement du dossier d'un intérimaire demandant à partir en retraite.

Compte tenu de l'urgence des dépannages sollicités par les organismes nourriciers, la paperasserie dans le service Froid dirigé par Victor est proscrite. Un seul matériel en panne peut contrarier le bon fonctionnement d'une cuisine. Les renseignements portés sur le cahier d'appel téléphonique font office de demande d'intervention. À la suite de sa conversation avec le gérant, Victor rajoute une nouvelle rubrique qui s'ajoute aux précédentes encore nombreuses à traiter. Après avoir mentionné la date, la panne déclarée et le nom du demandeur, il trace un trait en attendant le prochain évènement qui ne saura tarder. L'Ardéchois a déjà fermé la caisse à outils et s'empresse de la ranger dans le coffre de la Renault 4 TL. Il s'agit du même modèle que celui attribué à la lieutenant-colonelle, mais beaucoup moins propre et légèrement plus cabossé, il faut bien l'admettre. Un détecteur de fuite, un jeu de manomètres avec ses flexibles et encore un multimètre rejoignent la caisse à outils. Avant de prendre le volant, Victor se gratte la tête pour réfléchir, ça devrait suffire dans un premier temps.

Depuis plusieurs années Victor alterne les dépannages sur site et les réparations en ateliers pour les machines possiblement transportables. Parfois ça pèse des tonnes, bien plus qu'un âne mort. Inutile de compter sur du matériel de manutention pour épargner le mal de dos : « Ça coûte trop cher » lui rétorque-t-on inlassablement. Alors il demande l'aide des maçons ou des métal-liers disponibles pour l'aider à décharger un batteur mélangeur ou une armoire réfrigérante aussi lourde qu'un mégalithe.

Les différents gérants des organismes nourriciers manifestent leur satisfaction à l'égard de Victor à leur façon. Le plus souvent en fin de semaine, il reçoit une invitation à déjeuner. Même si les repas des autres mess sont dignes d'intérêt, la palme de la

meilleure table revient à celle de Louis, celui qui a un besoin urgent de ses services. La salle à manger se trouve située à l'écart du brouhaha des réfectoires avec une vue imprenable sur la place d'arme, cernée de larges espaces verts soigneusement entretenus et bordés de magnifiques rosiers buissons d'un rouge profond. Dans ce mess les cuisiniers concoctent des plats dignes d'un restaurant étoilé. L'excès de nourriture contrarie la doctrine militaire : « se maintenir en forme physique et se préparer au combat ». Indifférent à toutes contingences réglementaires, Victor se remplit la panse au cours de repas d'excellentes qualités pris dans une ambiance toute fraternelle.

Le service infrastructure dont dépend l'atelier de Victor dénombre une bonne cinquantaine de personnes, des militaires, des civils et des appelés du contingent. Pris dans un tourbillon d'activité intense, Victor néglige de se rendre quotidiennement au bureau du responsable, l'adjutant-chef Mariotte qui ne cache pas son irritation, énervé par sa trop grande autonomie. Mariotte semble ignorer les contraintes de son subalterne. Pourtant, le commandement a validé ce mode de fonctionnement imposé par le type de mission tout à fait particulier. Les chefs ont compris que les différentes cuisines ne peuvent pas se payer le luxe d'une panne en plein service. Les gérants des organismes nourriciers, eux, ne se plaignent pas de cette façon de procéder. Les commentaires sans fondement de Mariotte laissent Victor de marbre. Victor possède suffisamment d'arguments pour ne pas craindre les menaces à peine voilées de ce pleutre qui perd une occasion de se taire.

Comme presque partout, le service infrastructure est relégué au fond de la base comme des pestiférés cachés à la vue de tous à l'écart du prestige d'une base de l'armée de l'Air équipée d'avions de chasse modernes.

Les ateliers ont été aménagés dans un vieux hangar avion désaffecté à la fin de la deuxième guerre mondiale. Une nouvelle piste d'atterrissage avait été construite à l'extrême opposé rendant ce hangar obsolète. Sur d'autres bases ce même service subit la même désaffectation, reclus dans des abris de tôles ondulées rouillées jusqu'à l'os, abrité du regard par une haute haie d'arbustes à feuillage persistant pour mieux cacher la misère.

De l'extérieur, en prenant un peu de recul, on peut voir le toit du hangar arrondi en plusieurs ondes comme des vagues géantes, recouvertes d'une peinture verte écaillée par le temps, et soutenu par une structure « Eiffel » permettant des portées inimaginables sans l'aide de poteaux intermédiaires. Les portes coulissantes prévues à l'origine pour le passage d'aéronefs de grandes envergures ne sont désormais écartées que pour permettre l'accès à des véhicules légers ou des camionnettes utilitaires.

Devant l'entrée, légèrement à l'extérieur, un enfoncement du sol intrigue les visiteurs. C'est le stigmate persistant d'un cratère provoqué par une bombe qui a raté sa cible. Ce jour-là on a probablement évité de peu la pulvérisation du hangar où

étaient sans doute rangés des avions. Sans cette maladresse, sans doute involontaire du pilote du bombardier, nous ignorons dans quel lieu improbable aurait été implanté le service infrastructure de cette base. Malgré des rebouchages réguliers le souvenir du bombardement refuse obstinément de se dissiper. La trace refuse de s'effacer comme pour maintenir « Ad vitam aeternam » la mémoire vivante de cette époque, un peu comme une plaie qui refuse de se refermer.

Le hangar est scindé en deux parties inégales. Une grosse moitié permet de garer une grande partie des véhicules et des camions de la base. Dans la seconde partie, plus petite, des alvéoles en parpaings bruts ont été édifiées pour délimiter les différents ateliers. Sur toute la longueur du hangar on trouve d'anciens bureaux sur le côté desquels un alignement de vitres excessivement sales distille un minimum de lumière. Si on ne tient pas compte du parfait montage des moellons on pourrait se croire dans une rue d'un quartier pauvre d'une ville du proche orient. Seul le local des frigoristes dispose d'une ouverture sur l'extérieur grâce à une double porte métallique, facilitant l'entrée et la sortie des matériels à réparer.

L'atelier Froid travaille en autonomie totale. Cet impératif met Victor à l'abri des contraintes liées à la condition normale de vie des militaires. Ainsi, au grand dam de ses camarades, Victor échappe aux exercices divers et variés, aux défilés, aux cérémonies récurrentes, aux marches de l'escadron et aux manœuvres dont raffolent les autorités militaires : « Militaire avant tout ! » Les seules obligations dont il n'a pas le droit pas de se soustraire sont : la visite médicale annuelle, les séances de tir obligatoires et les tests annuels d'aptitude physiques, consistant en deux épreuves de courses à pied à parcourir dans un temps minimum imposé, sinon il faut tout recommencer. L'échec à ces épreuves remet en cause l'aptitude à poursuivre une carrière militaire.

Lorsque Victor est arrivé dans cet atelier où il a eu la chance d'être formé pendant une année entière par Gabriel, l'occupant